

## Le recul du lecteur

Pierre Turcotte

---

Number 63, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13894ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Turcotte, P. (1995). Le recul du lecteur. *Moebius*, (63), 111–118.

## Le recul du lecteur

Pierre Turcotte

Raymond Pépin se rendit à la Bibliothèque centrale vendredi dernier, comme tous les vendredis, en passant par la rue Fabre et le parc Lafontaine ; le trajet ne variait jamais, l'habitude d'aller toujours au plus court étant plus forte que tout. Il était d'excellente humeur car le temps fraîchissait, terme tant désiré de la canicule de juillet ; il avait enfin pu dormir une nuit complète après deux semaines d'étouffantes insomnies ; il avait aussi reçu dans le courrier du matin un chèque de remboursement d'impôt qui tombait juste au bon moment, les vacances ayant creusé son maigre compte-chèque.

La cinquantaine, célibataire, Raymond Pépin travaille depuis dix ans pour une petite entreprise de transport de Saint-Léonard. Il assiste le comptable, le gros monsieur Plante, c.a., dans les basses tâches, les calculs interminables et les compilations de factures, passant ses journées à compter et recompter des chiffres sur des rubans de papier qui roulent par terre, longues traces de transactions évanouies. Il ne travaille que trois jours par semaine, du lundi au mercredi, et, il va sans dire, n'a aucune sécurité d'emploi ni bénéfices marginaux ni congés payés ni rien. Comme c'est un bon employé, son patron se le tient attaché en lui permettant de boire de la bière au bureau, ce qu'il fait toute la journée sans que cela affecte le moins du monde sa dextérité sur la calculatrice. De cette manière, on est certain qu'il ne cherchera pas à voir ailleurs : les bons employés subalternes sont si rares de nos jours ! Comme il ne prend jamais de vacances, c'est toujours lui qui assure la perma-

nence du bureau pendant l'exode de juillet. Néanmoins, cette année, pour ses dix ans de loyaux services, le patron lui avait accordé deux semaines de congé. Il lui avait dit : « Mon Raymond, je suis bien satisfait de tes services. J'ai décidé de te donner deux belles semaines de vacances pour fêter tes dix ans chez nous. Et pour te dire à quel point on tient à toi, je t'annonce tout de suite que pour tes quinze ans tu auras les deux mêmes semaines mais... payées ! »

Deux semaines sans travailler !

Raymond Pépin, assistant-comptable, put donc réaliser son vieux rêve : le tour du lac Saint-Jean.

Voilà pourquoi il n'avait plus d'économies.

Et voilà pourquoi ce remboursement d'impôt inattendu le rendait si gai.

Lorsqu'il était de bonne humeur, rien ne faisait plus plaisir à Raymond Pépin que de franchir les grandes portes sculptées de la bibliothèque de la rue Sherbrooke, portes monumentales en bronze, flanquées d'une colonnade orgueilleuse. C'est son arc de triomphe hebdomadaire. Il entrait là comme on entre en pleine gloire et son œil d'aigle regardait de haut le savoir humain qui débordait des étagères. La bibliothèque municipale n'avait pas de secret pour lui. Il aurait aimé en être le propriétaire.

Le chèque de remboursement d'impôt de monsieur Pépin aurait pu arriver n'importe quel jour au hasard de la poste mais le sort voulut que cette bonne nouvelle tombât précisément vendredi dernier. En plein le jour de la semaine qu'il préférait ! Et n'était-ce pas une journée radieuse ? Et son voisin ne lui avait-il pas crié : « Tiens, salut Pépin, fait-il assez beau ? »

Raymond Pépin, souriant de son plus avare sourire, de retour de vacances et, surtout, bénéficiaire d'un chèque du gouvernement, franchit le portique de la Bibliothèque centrale comme pour la première fois. Il était tout excité. Il lui semblait que les marbres vibraient, que les bois se remettaient à pousser sur son passage. Son cœur battait la chamade. Quel plaisir ! Quelle sensation de puissance !

À l'intérieur, tout était sombre mais il avait l'impression que tout le monde le regardait. Il se recomposa un air sérieux et digne pour pénétrer dans la salle des Humanités, s'arrêta un instant sur le seuil et jeta à la ronde un regard indulgent de grand patron. Il y avait foule. Habituellement,

la bibliothèque était peu fréquentée le vendredi matin. Mais, ce jour-là, toutes les places étaient occupées et un va-et-vient incessant entre les rayonnages conférait au lieu l'affairement d'un rucher le jour des noces de la reine. «D'où vient tout ce monde?» se demanda-t-il. Était-ce une invasion universitaire? Peu possible en juillet. Une visite guidée de la bibliothèque? Aucun guide en vue. Les gens avaient l'air de vaquer individuellement à leurs occupations comme à l'ordinaire. Rien ne semblait indiquer un événement particulier. Il en était tout surpris.

C'est alors qu'il nota une chose qui lui parut étrange : un silence mystérieux régnait dans la salle. Pas un bruit de pas sur le carrelage, par un froissement de page, pas un toussotement, pas un murmure; rien que le battement du cœur de Raymond Pépin, un peu plus rapide ce jour-là que les autres, effet de la bonne humeur sur un caractère taciturne et atrabilaire. À regarder mieux, il constata aussi une lenteur anormale dans les déplacements, comme si un film muet tournait devant ses yeux légèrement au ralenti, se ressentant de la fatigue de l'opérateur à tourner la manivelle. Et puis, un peu partout, des points noirs qui clignotaient deux ou trois fois dans les airs et disparaissaient.

Raymond Pépin ne se sentait pas bien.

Autour des grandes tables, les lecteurs étaient penchés sur leurs livres. Il s'approcha de la seule chaise libre et s'assit; elle semblait l'attendre.

Dès qu'il était assis, son premier geste était toujours de feuilleter le premier livre qui se présentait. Ce n'était qu'après cet invariable rituel auquel il devait de mémorables découvertes qu'il se dirigeait vers les rayonnages... ses rayonnages. Au centre de la table étaient empilés tous les livres abandonnés par les lecteurs précédents qui s'élevaient comme une barricade. Il remarqua qu'il y en avait beaucoup plus qu'à l'ordinaire. En regardant au-dessus on ne voyait que le haut du visage des lecteurs d'en face, à partir du nez. «Tiens, ne put-il s'empêcher de se dire, on dirait des détectives derrière des journaux.»

Raymond Pépin prit un livre au hasard et l'ouvrit. Les mots commencèrent à défiler avec promptitude, mécaniquement, en bandes, mais curieusement dénués de sens. «Avec mon retour d'impôt, je vais pouvoir m'acheter un nouveau veston», songea-t-il. Les mots et les phrases, tout cela filait à folle allure, en rubans, en guirlandes, en bande-

roles, et roule et court... Il tourna la page. « Il y a longtemps que celui-ci a besoin d'être changé. Je dois bien l'avoir depuis au moins huit ou dix ans. Une belle veste à carreaux... Avec du vert... J'aurai l'air de quelqu'un de bien pour venir ici les vendredis. » Il tourna une nouvelle page. Des mots, des mots... « De la belle laine de la meilleure qualité, bien pure et bien vierge, avec une doublure de satin... » Des virgules, des points, toutes sortes de signes hachaient menu les phrases... De longues traînées noires embrouillées... Des lignes glissantes... « Avec des boutons d'argent... » Il tourna encore une page, puis deux, puis trois, sans que sa lecture ne subît le moindre accroc.

Il se voyait sortir de la banque, descendre la rue Saint-Denis et entrer dans les beaux magasins pour essayer tous ces vestons qui lui faisaient envie depuis si longtemps. Comme cela lui était agréable ! Les vendeurs le vouvoyaient et s'approchaient de lui avec déférence, s'empressaient de lui montrer les nouveaux modèles qui venaient tout juste d'arriver pour l'automne, cherchaient sa taille. Il n'avait qu'à tendre les bras et on les lui enfilait. Puis il se regardait dans des miroirs plus grands que lui où il apparaissait comme un riche client à qui le vendeur ajustait les épau-lettes. « À carreaux, avec du vert et du bleu... »

Raymond Pépin lisait toujours.

Il ne comprenait pas le moindre mot et se mit à y penser tout en lisant. C'est alors qu'il se rendit compte qu'il tenait son livre à l'envers. « Suis-je assez bête », se dit-il. Mais il lisait encore, comme happé par les caractères qui semblaient aimantés. Les mots, maintenant reconnus illisibles, continuaient de défiler avec calme, obstination, insouciant d'être porteurs de sens ou non, attachés l'un à l'autre par un ordre syntaxique inconnu mais tenace. Dans un effort pour s'en arracher, Raymond Pépin leva les yeux. Il remarqua alors que tous les lecteurs de l'autre côté de la table lisaient à un même rythme, tous les yeux ensemble, de droite à gauche, de droite à gauche, vus avec l'effet d'un miroir, chaque fois plus bas d'une ligne mais encore de droite à gauche et tous ensemble. Cela l'inquiéta.

Subitement, il se rendit compte du ridicule de sa situation. Quelqu'un pouvait bien l'avoir vu lire avec application un livre qu'il tenait à l'envers. Quel comique pour eux tous, ces gens mal attentionnés... Quelle humiliation pour lui ! Mais peut-être aussi n'avait-on rien remarqué. « De quoi j'aurai l'air si je retourne mon livre et qu'on se rend compte

que je le lisais à l'envers ? Vaut mieux ne faire semblant de rien tandis qu'on ne porte pas attention à moi. » Quelle honte si quelqu'un osait un commentaire : « C'est de l'autre côté que ça se lit, monsieur... » Il se voyait déjà la risée de toute la salle.

Il faisait maintenant semblant de lire comme avant, sans perdre de vue tous ceux qui l'entouraient, mais ses rêves vestimentaires avaient cédé la place à l'angoisse. Lorsqu'il sentait passer quelqu'un derrière lui, il tenait son livre tout contre sa poitrine, de façon maladroite, le menton renfrogné, terrorisé à l'idée d'attirer l'attention. Mais plus il attendait, plus le piège se refermait sur lui. C'était pourtant simple : il n'avait qu'à tourner le livre discrètement... mais il n'y parvenait pas. Il avait trop peur d'être vu. « Ce ne doit pas être si compliqué de retourner discrètement un livre... »

Cela lui fit penser que c'était précisément pour cela qu'il était venu : retourner un livre. « J'allais l'oublier, celui-là ! » Il avait dans sa poche un petit roman d'une de ces dames anglaises obsédées de crimes crapuleux qu'il avait beaucoup apprécié pendant ses vacances. Mais il n'osait plus se lever. Il aurait voulu disparaître, n'être jamais venu. « Je dois en finir », se dit-il.

Au même moment, il croisa le regard du lecteur d'en face qui s'était levé. « Il a vu que je tenais mon livre à l'envers ! » En effet, celui-ci avait eu un curieux sourire et s'était même retourné subitement... Raymond Pépin, que la sueur gagnait, ferma nerveusement le livre qui claqua : tout le monde leva les yeux. Puis il le jeta sur les autres au centre de la table et se précipita vers la sortie.

Au comptoir des retours, il avisa une nouvelle préposée. Quelle chance ! Il ne serait pas reconnu... C'était une jeune fille au visage blême, avec des cheveux courts et des lunettes étroites. Il y avait des ronds noirs qui se promenaient sur son visage et dansaient autour d'elle... Il lui tendit le livre et bredouilla : « Est-ce bien ici l'endroit où les remettre ? »

L'employée le regarda par-dessus ses lunettes et répondit d'un air indifférent : « Je ne connais pas cette langue, monsieur. »

Le visage de Raymond Pépin se décomposa. Il avait tant bafouillé que sa question était restée incompréhensible. Il avait pourtant conscience d'avoir dit « est-ce bien ici

l'endroit où les remettre ? » mais la phrase s'était déroulée dans sa bouche comme à l'envers, de droite à gauche, dans des clapotements de langue et des diphtongues disgracieuses, la voix chuintante et désaccordée. Déjà la préposée ne lui prêtait plus attention et, la tête penchée, s'était remise à son occupation. Raymond Pépin resta un moment à contempler la raie parfaite de ses cheveux. Toujours ce silence accablant... Il se sentait totalement désespéré. Il risqua dans la salle un coup d'œil implorant. Rien. Les petits yeux allaient toujours mécaniquement de droite à gauche. Il ne se sentait décidément pas bien. Il consulta sa montre : il n'y avait qu'un point noir. Mais comme celui-ci se déplaçait, il finit par laisser voir un cadran affolé dont les aiguilles tournaient en tous sens.

Soudainement, il n'eut plus qu'une envie : s'enfuir. Il s'élança vers la sortie. Mais comme il avait encore son livre en main, il déclencha l'alarme en franchissant le détecteur magnétique. Un sifflement aigu s'éleva qui figea tout sur place, à commencer par le cœur de Raymond Pépin.

Déjà le gardien lui barrait la sortie.

Alors, tous les petits yeux s'immobilisèrent et il sentit s'appesantir sur lui un regard réprobateur et fixe. Une sueur froide lui courut sur l'échine. « Quelle honte ! » songea-t-il. C'était la première fois que cela lui arrivait en vingt-cinq ans de fréquentation de la bibliothèque.

Puis le sifflement s'arrêta et le silence se fit lourd, plus lourd qu'avant, à cette différence près que le film muet s'était accéléré.

La bibliothécaire en chef elle-même s'approcha de lui d'un air menaçant. Elle le reconnut. « Tiens, monsieur Pépin ! » lança-t-elle de sa voix aiguë.

Une employée hurlait sardoniquement derrière elle : « Ah ! c'est lui le voleur, on l'a pincé, il a l'air fin, c'est de ça qu'il a l'air ! »

Raymond Pépin crut entendre des petits rires étouffés qui venaient de la salle des Humanités. Il aurait voulu arracher les cordes vocales à ces voix qui lui tombaient dessus comme la grêle. Ses mains tremblaient. Il ne respirait plus.

« Donnez-moi ce livre, monsieur Pépin, dit la bibliothécaire. Si c'est pas malheureux ! » Et elle ajouta à l'adresse de l'employée qui tournait autour d'elle : « Non,

non, Louissette, n'appelle pas la police, attends encore un peu.»

Il essaya en vain de se justifier, disant qu'il ne voulait pas sortir ce livre mais qu'il était venu précisément pour le rapporter, qu'il l'avait sorti par mégarde, enfin, qu'on le connaissait, qu'il venait toutes les semaines depuis vingt-cinq ans et qu'il n'avait jamais commis une mauvaise action de sa vie. Mais il ne parvenait plus à articuler sa pensée et sa voix sifflait des mots en désordre. Pourtant tout était clair dans son esprit ! Mais rien ne passait correctement. La bibliothécaire l'écouta un moment avec des yeux écarquillés et lui répondit : « N'essayez pas de faire semblant de ne pas comprendre ce qu'on vous dit et arrêtez de dire des phrases qui n'ont ni queue ni tête. » Étant donné qu'on le connaissait et considérant son état de nervosité, on le laisserait partir sans poursuites judiciaires... Finalement, la bibliothécaire en chef se composa un air d'infinie commisération et lui mit une main sur l'épaule : « À votre âge... » trancha-t-elle comme une guillotine.

Il sortit par les grandes portes, la tête basse. « Jamais plus je ne remettrai les pieds dans ce maudit endroit », maugréa-t-il. Mais, au fond de son cœur, quelque chose d'immense venait de se briser : l'arc de triomphe. Fini pour toujours les entrées glorieuses sous le grand portique. Fini la caresse des beaux livres. Fini l'appel indomptable des lectures.

Il traversa le parc Lafontaine comme un somnambule, sans prêter attention aux cris des enfants, aux chants des oiseaux ni aux aboiements joyeux des chiens. De toute façon il avait les oreilles bouchées.

Épuisé, Raymond Pépin s'approcha d'un banc et, comme il allait s'asseoir, un employé du parc lui cria : « Vous ne savez pas lire ? »

Un frisson le parcourut.

Le banc venait d'être repeint ; il avait failli s'asseoir dessus.

Comme il se sentait diminué ! Tout allait donc de travers aujourd'hui ?

Raymond Pépin marmonna une excuse à voix basse et s'esquiva. Il enfila la rue Fabre d'un pas traînant et se retrouva enfin devant sa porte. Il s'engouffra chez lui et tira le verrou.



Dans le vestibule, il se regarda dans la glace. Il avait les traits tirés, les yeux pochés. Son nez trop gros était strié de petites veines. Ses cheveux étaient gras et des pellicules couvraient ses épaules. Il les balaya du revers de la main. Cela en fit tomber d'autres. « Inutile... » Et puis son veston était élimé. Il avait l'air pitoyable. Comment oserait-il entrer dans un des ces magasins chic pour s'acheter un veston neuf ? Il serait ridicule. Les vendeurs se moqueraient de lui !

Il alla dans la cuisine et s'assit lourdement.

Il y avait sur la table un téléviseur portable. Il était resté ouvert depuis le matin : un homme et une femme riaient et se disaient des paroles incompréhensibles ; leur voiture roulait à folle allure sur l'autoroute et la femme tenait du plat de la main son chapeau que le vent menaçait d'emporter. Devant le poste, près d'une tasse de café froid à moitié bu, son courrier était ouvert. S'était-il trompé ? L'impôt réclamait son dû.